

Huit écrivains

Il était une fois huit écrivains qui étaient un seul et même écrivain. Tous écrivaient à propos de la mer et de ses terribles aventures, tous employaient des mots merveilleux comme *bastingage* et *beaupré*, tous connaissaient la géographie la plus lointaine, les vents, les faunes, les flores, les constellations, le calcul de la position, puisant dans cette connaissance de très profonds soucis ; ils me faisaient brûler de la même soif et du même délire, frissonner pour la même tempête, sombrer dans le même flot identique. La cale dont ils parlaient avait les mêmes ténèbres, le secret du capitaine ne se résolvait jamais, les mots et les choses passaient interchangeablement d'un livre à l'autre avec une continuité fantastique, et la carte... la carte était morcelée en plusieurs fragments distribués dans chacun de ces livres, il fallait les avoir tous lus, se souvenir de tous, les confondre tous.

Les huit noms de cet immense écrivain étaient : Joseph Conrad, Daniel Defoe, Jack London, Herman Melville, Edgar Allan Poe, Emilio Salgari, Robert Louis Stevenson, Jules Verne. Tantôt il se faisait appeler d'une manière, tantôt d'une autre : ces noms étaient comme les phases de la lune, comme les nombreuses assiettes voilières d'une mâture, comme les instables réponses d'une même sonde. Une phrase comme « la lumière livide de l'aube lui permit de vérifier combien

sa crainte était fondée : dans le tonnelet il ne restait plus une goutte d'eau», de qui était-elle ? Tous pouvaient l'avoir écrite, tous *l'avaient* écrite. Ou bien : «Gavés de rhum, ils gisaient sur le pont sans lui prêter attention», ou bien : «Il redescendit prendre le sextant, mais dans le carré il tomba sur le gigantesque Chinois», ou bien «un tremblement, là, près de la côte, comme si de la lagune...», «...quant au second, je n'ai jamais vu d'homme plus...», «...qui sait si ces sauvages...», «...céda dans un grand fracas...», «...un étrange signe qui rappelait une croix...», «...immobile...», «...de Sud-Est...», «...éclaboussures...», «...auberge du...», «...inconscient...». Et même les personnages étaient les personnages d'un unique grand livre. Dans le clapotis de mon esprit enchanté Achab et Lord Jim, Benito Cereno et Silver, Gordon Pym et le Capitaine Nemo, Larsen et Babo, Billy Budd et Jimmy Wait, Van Weyden, Jim Hawkins, Sandokan, Leggatt, Pencroff, Mac Whirr, Queequeg, le Corsaire Noir, Amasa Delano naviguaient dans les mêmes eaux croisant les routes, ils poursuivaient les mêmes proies, se battaient à mort en duel pour quelques guinées ou pour une phrase discourtoise, se respectaient, liaient des amitiés indissolubles ; blessés, mutilés, emmaillotés de bandes ensanglantées ils se traînaient sur les planches de leurs bateaux, hurlaient d'horribles blasphèmes, défiaient d'un seul trait l'ennemi, la fureur de la mer, la chiourme rebelle, le poisson monstrueux, les arcanes de leur passé. Tous, indistinctement, poursuivaient un but fanatique bien à eux ; une égale obsession les dévorait, et moi, j'étais dévoré avec eux. C'est pour cela, sans doute, que ces aventures me paraissaient si nécessaires et fatales, d'autant plus authentiques qu'elles tournaient autour

des mêmes thèmes avec l'envoûtante répétitivité d'un rêve récurrent. Une attaque comme «L'an 18** le brick Rangoon...» me suffisait pour savoir que tout allait recommencer, et cette certitude, si elle me transmettait une excitation fiévreuse, inoculait aussi en moi les premières gouttes d'un poison qui, au cours de la lecture, se diffuserait dans tout mon organisme en même temps que la trépidation et l'enchantement. En annulant toute distinction entre vie et littérature, j'éprouvais le malaise de qui sait être voué au scorbut et au rationnement d'eau, au supplice de la quille, à la trahison, à l'humiliation, à la mort. J'aurais pu éviter le naufrage, ou la bonace, ou la dérive, ou la mutinerie, ou la contagion, ou l'abandon : *quelques-unes* de ces choses, j'aurais peut-être pu les éviter, mais pas toutes : une d'entre elles au moins me revenait, pour savoir laquelle je n'avais qu'à attendre. Sur cette angoisse ma passion se jetait avide, l'embellissant tout entière d'un émerveillement morbide.

Je lisais comme plongé dans de grandes ténèbres traversées d'éclairs et sillonnées de fines traînées lumineuses : comme il arrive lorsque trop de couleurs se fondent, cette obscurité naissait de la superposition de toutes les attentes exténuantes d'une voile à l'horizon, de toutes les solitudes abandonnées, de toutes les tempêtes mugissantes, de toutes les langueurs aveuglées, de toutes les descentes dans les abysses sans retour, de toutes les déceptions devant la vacuité d'un coffre-fort, de toutes les atrocités des chaînes et des lames : redondance saturée où les éblouissements de lumière étaient créés par le grésillement d'un nom de navire, par l'idée d'une voile déchirée, par l'image d'un Jolly Roger, par le mot écoutille, petits incendies qui étaient aussitôt

absorbés dans le noir, comme des têtes de naufragés submergées par le dernier flot. Et il y avait un fracas sifflant, dans cette noirceur de poix, où je reconnaissais *ses* voix, les huit voix de ce narrateur protéiforme qui possédait les chemins de mon cœur. Cette exploration, me disait l'une de ces voix, je te l'ai déjà racontée ; ces mots, disait une autre voix, tu les as rencontrés ici, et là, et puis là ; et une autre : les haillons de ce malotru, ne sont-ils pas de la même toile que celle qui recouvrait un tel, dans cette page-là ? Et toujours l'avertissement que ceci était ceci mais cela aussi, sinon surtout cela, et qu'il n'y avait pas de navigation qui n'eût commencé dans un livre déjà lu et qui ne se poursuivît dans un livre encore à lire.

Ces voix m'étourdissaient, car dans ma gratitude je les écoutais toutes avec le même sérieux. Certes, je les aimais d'un amour identique, ces magnifiques chuchoteurs, comme du plus grand au plus obscur on aime indistinctement tous les joueurs de sa propre équipe ; et justement c'est en guise d'équipe que j'en dressais moi peu à peu la liste, et comme un seul homme, allons, fendons l'écume ! Mais vint le moment où je commençai à trouver dans ce genre d'écoute quelque chose de dispersif, comme si par tant de choralité — toutes ces histoires concordantes, toute cette réfraction — les mots étaient affaiblis et les aventures perdaient le fil. Le fil du tranchant, je veux dire, la dramaticité. Aussi, peu à peu, pris corps en moi le soupçon que parmi ces huit voix il y en eût quelques-unes *légèrement* moins authentiques, des voix qui jouant *légèrement* faux rendaient flous les contours des choses : certainement pas par fraude, cela je ne voulais même pas y songer, ni même par

incapacité, mais seulement par une différence substantielle d'intérêts : quelqu'un avait à cœur d'autres choses, quelqu'un avait *toujours* parlé d'autres choses et, trompé par des coïncidences extérieures, j'avais cru avoir été appelé par lui sur les mêmes pontons où m'appelaient les autres ; comme dans un moule j'avais versé en moi-même cette narration difforme sans m'interroger sur sa nature : l'erreur était mienne, et l'unique manière d'y remédier était de rendre sa liberté à ce séquestré. Et tandis que je réfléchissais de la sorte, un nom avait déjà traversé mon esprit comme une étoile filante. Effaré par ce qui me semblait un odieux abandon je voulus revenir en arrière, et pour ce faire je caressai longuement mon octour : mais ce nom avait désormais clignoté, et je ne pouvais plus feindre de l'ignorer. En effet, les jours suivants il continua de clignoter comme le feu d'un vaisseau à la dérive dans l'obscurité : un très long câble le retenait encore aux sept autres, mais il y avait une douleur digne, dans cette petite lumière lointaine, qui réclamait de ma part l'acte compatissant de trancher. Connaître ce nom avait signifié le répudier, et c'était un bien, pour lui comme pour moi, que nos chemins se séparassent. Aussi à la fin je le prononçai, et le câble fut coupé.

« Jules Verne » dis-je, et, tel un habitant de l'Hadès, Jules Verne s'éloigna sur des eaux recouvertes d'asphodèles, s'évanouissant ombre dans l'ombre. Les semaines suivantes, tourmenté par cette séparation, je me répétais à moi-même que ça avait été quelque chose de nécessaire, car cet écrivain, que j'avais tant aimé et que je continuais à aimer d'un amour non diminué, n'était pas un masque de l'autre aux nombreux

noms, mais une entité à part, avec des caractéristiques trop divergentes pour que je puisse continuer à les ignorer. Insister aurait produit une lacération dans le tissu général des histoires, et moi, je n'avais peur de rien comme de l'incongruité. *L'île mystérieuse*, ce livre que j'avais longtemps associé à *L'île au trésor* et à toutes les îles aventureuses, ne commençait-il pas avec un voyage en aérostat ? Un voyage en «aérostat» ! Pouvait-on imaginer quelque chose de plus éloigné de l'ancien esprit de ces récits barbares d'abordages, de mutineries, de doublons ensevelis ? Quelque chose de plus «parisien» ? C'était une vérité évidente, et pourtant pendant longtemps j'avais réussi à la nier. Toute cette merveille technologique, toute cette anxiété de modernité, ne projetaient-elles pas les livres de Verne en avant, dans notre horrible temps ? Non pas le temps d'Achab, non pas le temps de Silver : notre temps. *Vingt mille lieues sous les mers* était un très beau roman, et des pages comme celles sur la forêt de corail ne s'effaceraient jamais de ma mémoire : mais dans les moteurs du Nautilus, maintenant que j'y repensais, je percevais un peu trop de science, comme une vague odeur d'école. Je revins à *L'île mystérieuse*, je retrouvai des chapitres, comme le dix-septième de la première partie, ouverts par des sommaires comme celui-ci : «Visite au lac. Le courant indicateur. Les projets de Cyrus Smith. La graine de dugong. Emploi des pyrites schisteuses. Le sulfate de fer. Comment se fait la glycérine. Le savon. Le salpêtre. Acide sulfurique. Acide azotique. La nouvelle chute». En exhibant ce manifeste pédagogique-didactique comme une preuve irréfutable je convoquai les sept autres, je les interrogeai muettement, et Defoe dit : non, ça manque de légèreté.

Et Poe dit : non, comment se fait la glycérine, puéril !

Et Melville dit : non, on dirait que c'est écrit par un académicien allemand.

Et Stevenson dit : non, l'aventure c'est l'erreur.

Et Salgari dit : non, l'aventure c'est l'Orient.

Et Conrad dit : non, la précision est la mort de l'art.

Et London dit : non, le vrai savoir c'est l'action.

Et tous ensemble ajoutèrent, et ce fut le coup de grâce, qu'ils ne voyaient pas une certaine mer, où était leur mer ?

J'avais le sentiment d'être un lâche, j'avais fait en sorte que ce soient eux qui le condamnent. J'essayai désespérément de le réhabiliter, mais il était trop tard. Adieu, merveilleux écrivain, lui dis-je. Tu es un autre écrivain, mais tu restes quand même merveilleux, de la merveille du salpêtre et des pyrites.

Ainsi, à présent, mon écrivain avait sept noms et ses histoires n'avaient plus de bavures. Tout était congru, tout était harmonisé, tout était serré comme les fibres d'un filin. Et sept était un chiffre d'un tel prestige qu'il plaçait l'œuvre de cette équipe d'élus sous une lumière sacrée : les sept plumes, les sept quilles, les sept sceaux, les sept syllabes du Nom... Toutefois c'est précisément cette suggestion mystique qui était destinée à corrompre en un court laps de temps toute idée possible de solidarité. Car, en m'habituant à penser à ces noms en termes de révélation, je fus fatalement amené à les considérer non plus comme les synonymes de vérités égales, mais comme les involucres l'un de l'autre dans une succession concentrique du plus extérieur au plus intérieur, du moins vrai au plus vrai.

Dès que je me rendis compte de ce que cela signifiait, je fus horrifié, comme si devant moi un gouffre s'était grand ouvert. Et j'étais encore là, immobile sur le bord vertigineux, quand m'apparut un petit bonhomme habillé de noir avec une grande perruque blanche sur le chef.

«Pour vous servir monsieur», dit-il suavement, «c'est-à-dire pour vous tirer d'embarras : voilà ma plume, que je remets symboliquement entre vos mains. Prenez-la, et votre humble serviteur regagnera sa patrie avec le premier voilier. Comme vous le voyez, c'est une offre trop avantageuse pour que vous puissiez la refuser».

«Pourquoi vous, précisément ?»

«Parce que je suis né en 1660, une année un peu trop lointaine pour le genre de choses que vous aimez. Oh, je sais bien, vous êtes amoureux de tout ce qui est ancien, il suffit que quelque chose ne soit pas moderne (je ne dis pas contemporain, qui est pour vous un mot obscène) pour que vous soyez déjà séduit, en cela vous êtes possédé par... comment dire, un fanatisme, c'est cela, par un fanatisme vraiment singulier. Mais vous admettez, mon gracieux lecteur, qu'il y a passé et passé — je veux dire que chaque genre différent de passé nous lie à lui de manière différente — et nous parlons ici de la mer, comprenez-vous ? de la mer comme dimension métaphysique de l'aventure, j'utilise le mot aventure dans son sens le plus haut, et en même temps le plus bas, qui sont en définitive équivalents, en somme un grand sens de la nature et de son énergie et de ses arcanes sera nécessaire, tout autant qu'un grand sens de la conscience et de l'inconscience, il est difficile pour moi de parler de ces choses, de mon

temps elles n'existaient pas encore, pourquoi croyez-vous qu'à présent je me dérobe ? »

« Mais ce livre », l'interrompis-je, « est le livre d'un génie ».

« Un grand beau livre, oui, je ne cherche pas à le nier. Mais soyez juste : si on exclut quelques chapitres du début, où est la mer ? Le gaillard, la dunette, les vergues pour brasser ? Et de plus, tout le monde sait que sous des apparences romanesques j'ai écrit un essai d'économie, un héros maritime doit être un fou, un malade, le mien, au contraire, ah, on l'appelle *homo æconomicus*, ne me dites pas que cela vous fascine, l'accumulation du capital, la division du travail, toute cette comptabilité, et dites-le, allez, qu'en comparaison avec les cartes jaunies et les jambes en ivoire cela vous a toujours paru une matière de philistins... »

« Mais vous avez aussi écrit une suite, de ce livre, où les cartes sont bien là, et tant de pirates, tant d'abordages, tant de mutineries ».

« Ne me faites pas l'affront de cette indulgence, j'ai assez de discernement pour savoir qu'une continuation postiche n'a aucun titre pour me représenter. Je suis tout entier dans cette activité laborieuse, j'imagine que vous vous rappelez, agriculteur, potier, boulanger, couturier, et même, fabricant de parapluies... »

« Et naufragé, tout de même, un naufragé reste à jamais un naufragé... »

« J'apprécie vos efforts, mais si vous, vous ne voulez pas congédier le fabricant de parapluies, c'est eux qui s'en chargeront ».

Et Poe dit : non, c'est des trucs de bien-pensants.

Et Melville dit : Non, manque le souffle épique.

Et Stevenson dit : non, la voie de l'aventure est celle de la dilapidation.

Et Salgari dit : non, la fable c'est le luxe.

Et Conrad dit : non, c'est d'une ingénuité embarrassante.

Et London dit : non, ce monsieur n'a jamais quitté la City.

« Vous voyez ? À présent arrêtons et saluez-moi, car j'ai envie de retourner à mes gazettes ».

Alors je dis : « Honneur à monsieur Daniel Foe, de son nom d'artiste Defoe, auteur du livre intitulé *La vie et les étranges, surprenantes aventures de Robinson Crusoé de York* », et juste avant qu'il ne disparaisse j'ajoutai : « Du *marin* Robinson Crusoé ».

Le chemin était donc celui-là, douloureux et impitoyable. Comme un commandant inflexible ne peut, après avoir fait punir sévèrement un homme de l'équipage, condamner à une peine différente quiconque au cours de la navigation se rendrait coupable du même délit, de même je ne pouvais plus arrêter ma recherche. Car si la vérité — l'essence ! — de la littérature maritime se cachait au cœur de cette rose, si l'ultime accomplissement était là au fond, dans le centre, je devais la découvrir en traversant les livres et les noms comme on traverse les océans tempétueux, quand par fidélité à la route prescrite on néglige les contours de terres lointaines et que les jours et les nuits se perdent dans le sillage du bateau.

J'avais six noms et l'un était celui de mon adolescence. Ce nom s'offrit à moi désarmé, sans défense, dans l'évidence graphique avec laquelle il se détachait pour moi sur les grandes couvertures illustrées.